



Première réunion des deux demi-classes de 2H: concentration et complicités musicales

«Un violon dans mon école», un projet innovant à Martigny

Le projet «Un violon dans mon école» a été lancé à Martigny à la suite d'une rencontre entre Oskar Freysinger, chef du Département de la formation et de la sécurité, et Héléne Vareille, présidente de la Fondation éponyme. Michel Beytrison, adjoint au Service de l'enseignement et passionné de musique, avait été mandaté afin de trouver une école valaisanne pour participer à ce projet novateur. Si la ville de Martigny a été choisie, c'est en raison de sa proximité avec le Verbier Festival et de sa longue tradition d'intégration. Actuellement, deux classes de 1H-2H et une classe de 3H bénéficient de la démarche.

L'objectif de la Fondation Vareille est d'offrir, au service de l'équité sociale, un accès à la musique classique à des élèves de petits degrés et de leur permettre de profiter d'une pratique instrumentale exigeant rigueur et persévérance. Pour mettre en place le programme, la Fondation a fait l'acquisition de violons adaptés aux enfants et ces derniers ont la responsabilité de leur instrument.

A l'instar de Londres et Zürich, quelques classes de Martigny s'initient au violon, avec des professeurs issus des Conservatoires, par le biais de trois leçons hebdomadaires de pratique de l'instrument (par deux, par petits groupes ou par classe), en lieu et place des périodes de musique dans la grille horaire. Le projet, initié en 2015, est planifié sur quatre ans, de la 1H à la 4H, avec d'abord une initiation musicale pour les plus jeunes.

Une évolution sociologique et scolaire, menée par des professionnels de la recherche, de façon à mesurer l'impact de l'apprentissage du violon, aussi pour progresser dans les apprentissages scolaires, accompagne la démarche.

Si pour l'heure, les bénéfices du projet sont certes intuitifs, ils sont néanmoins très encourageants, et ce de toutes parts.

Patrice Moret, directeur des écoles communales de Martigny, a le même enthousiasme que son prédécesseur Raphy Darbellay. «Depuis mon en-

trée en fonction, je découvre l'ampleur de la démarche et je trouve que c'est une chance extraordinaire pour ces classes, même si ce n'est pas le seul projet formidable de l'école», commente le nouveau directeur. Il se dit très curieux de connaître les résultats de l'évaluation, de façon à mesurer concrètement la plus-value de la pratique du violon, surtout en termes de concentration et de maturité des élèves.

Du côté des enseignantes du Conservatoire, les échos sont également largement positifs, avec des bémols pour la nuance. «Comme dans tout projet innovant, il y a des choses à réguler», relève Nadia Rigolet. Sa collègue Vèrene Zay souligne que «c'est parfois un peu plus difficile avec certains élèves», n'étant pas autant à l'aise que les enseignantes au niveau de l'intégration.

Rita Pante, enseignante en duo avec Christine Moret Gross en 1H-2H, est convaincue des bienfaits du projet: «Avec le violon, qui est un instrument délicat et nécessitant



un rituel de savoir-faire ne serait-ce que pour sortir l'instrument et se préparer à jouer, j'ai l'impression que les élèves grandissent dans tous les domaines du PER». Et de lister: «Ils apprennent à lire des petites partitions, travaillent l'écoute, apprennent à compter avec les notes et les silences, s'approprient l'espace, se familiarisent avec l'abstraction, développent leur créativité, améliorent leur psychomotricité et leur équilibre, doivent s'adapter au groupe en étant attentifs aux autres, gagnent en confiance en eux en maîtrisant leurs émotions et le stress, etc.»

Pendant les cours de violon, Rita Pante s'occupe du reste de la classe, aussi elle a dû s'adapter à un retour d'élèves débordant d'énergie, après l'exigence des efforts d'attention liés à la pratique de l'instrument. Un détail totalement oublié lorsqu'elle a vu ses élèves ou anciens élèves se produire lors de concerts, devant les parents ou au Septembre musical à Montreux avec un orchestre de jeunes venus d'Amérique du Sud, ou encore lorsqu'ils ont été accueillis, dans le cadre d'un atelier musical, par le Verbier Festival. *«Lorsque je les ai découverts pour la première fois face à un public, au foyer de jour Chantovent, j'ai été scotchée. Les ayant filmés, je leur ai montré les images et ils étaient étonnés, tout en manifestant une étonnante*

capacité à se faire des critiques de manière très respectueuse et même à s'autoévaluer», raconte Rita Pante avec émotion.

Quant à Hélène Vareille, elle se dit très heureuse *«de l'énergie et de l'enthousiasme que l'école de Martigny a mis dans le projet et du soutien actif apporté par Michel Beytrison, sensible aux besoins du terrain»*. Et d'ajouter: *«Nous sommes très à l'écoute des pistes proposées pour améliorer le processus.»* Elle estime que le premier bilan qualitatif, avec une amélioration de l'attention rapidement perçue, est encourageant. A suivre...



INTERVIEW

Trois questions à Oskar Freysinger

Pourquoi avoir choisi de lancer ce projet expérimental de la Fondation Vareille «Un violon dans mon école» à Martigny?

Parce qu'il s'agit d'une collaboration public-privé équilibrée et non pas destinée à utiliser l'école comme pourvoyeur de consommateurs pour l'économie. Ici, c'est réellement le développement harmonieux de l'enfant qui est au centre du projet, de manière désintéressée, si ce n'est que les vocations précoces ainsi suscitées profiteront à l'avenir au monde culturel et donc à la société en général. Dans ce projet, tout le monde est gagnant: les enfants, l'école et la musique.

Quels sont à vos yeux les apports au niveau musical et pour les apprentissages scolaires d'une initiation au violon dès la 1H?

Il y a d'abord le rapport avec un instrument fragile issu d'une longue histoire. Ce rapport tactile avec un objet manufacturé aux formes voluptueuses resterait purement décoratif si l'utilisateur ne grandissait pas à son contact, s'il n'apprenait pas à le dompter. Or, pour dompter cet instrument, il faut que l'élève développe une grande discipline, de la patience, de la constance, de la pugnacité, en d'autres termes, il faut que l'élève se laisse dompter par l'instrument afin de pouvoir espérer en acquérir la maîtrise. Ce rapport pédagogique privilégié entre l'instrument et l'enfant est civilisateur parce qu'il pacifie l'âme et génère une musique qui agira vers les autres en enchantant leur oreille. Cet exercice ne se suffit pas à lui-même, il se met au service de l'homme, de l'école et de la société en général en permettant à l'enfant de se construire au contact d'un instrument exigeant.

Si, une fois l'évaluation de l'expérimentation terminée, les résultats étaient bons, pourriez-vous envisager d'étendre une telle démarche dans d'autres classes ou d'autres écoles?

Evidemment. C'est ce que j'espère. Il faut étendre cette expérience à d'autres élèves dans d'autres centres. Dans un monde devenu plus dur, plus féroce et violent, ce projet de la Fondation Vareille (ou des projets analogues) permet de donner aux élèves des armes aussi invisibles qu'efficaces pour ne pas perdre espoir. Il y a dans la musique quelque chose de réparateur et de consolateur offrant à l'âme une telle capacité de résilience qu'elle lui permet de survivre face aux drames de l'existence. Car enfin, si la musique s'inscrit dans le temps, elle le transcende pourtant à chaque note qui s'élève vers le ciel.

Propos recueillis par Nadia Revaz ●